

Portrait

Maria Ortiz Gabella : des racines et des ailes

Il était une fois Maria, femme enfant, enfant femme qui portait depuis longtemps le poids du passé de ses parents... La danse était depuis toujours son mode d'expression, elle le menait dans tous les sens, depuis sa plus tendre enfance et l'avait dans la peau et au corps comme si ce dernier pouvait panser son cœur et alléger le poids de ses malheurs. Heureusement la création fut salutaire et permet aujourd'hui encore d'exorciser et de mieux comprendre un sombre passé, Léviathan qui tente souvent de s'attaquer au présent.

Chilienne d'origine, Maria Ortiz Gabella est née sous Allende en 1970. Baignée dans un milieu artistique, elle a vécu des instants merveilleux mais dans le même temps, ses parents, militants communistes, ont été inquiétés et interrogés par des militaires. Ses parents qui ne vivaient déjà plus ensemble fuient le pays : sa mère s'embarque vers l'Europe, son père refuse que Maria suive sa mère et l'emmène alors en Argentine, mais là aussi le climat est très tendu. Ces êtres déracinés vont ensuite en Roumanie et la fillette se retrouve dans ce nouveau pays vers l'âge de 4 ans. *« Ma mère retrouve ma trace par hasard grâce à un de nos amis roumains qu'elle croise à Paris. Lorsque l'on s'enfuit, on ne sait pas où l'on va. Cela arrache le cœur, la personne est alors déracinée et tout se fait dans la précipitation. On abandonne tout. S'ils étaient restés peut-être mes parents auraient-ils ajouté leurs noms à la liste des milliers de disparus ».*

Le travail entrepris par Maria avec « Le Roi général » est une manière de se placer en porte-parole des enfants d'exilés

qui héritent du fardeau de la souffrance de leurs parents. Disparues les photos du passé et cette malle où sa mère avait placé quelques fragments de vie avant de tout quitter... *« Cette perte est sans doute assez symbolique. En exil, tout disparaît, il faut tout recommencer, tout rebâtir ».* Subsistent des souvenirs qu'on ne peut effacer comme quelques parfums de l'enfance, l'odeur d'une maison, le goût d'un gâteau... Lorsque Maria tente de se définir elle affirme : *« Je suis une Française du Chili, je suis certes née là-bas, mais ma culture est française. Je parle espagnol avec ma mère et je porte le poids de ses souffrances ».* Même si cette souffrance est celle de ses parents et plus particulièrement celle de sa mère, elle la fait sienne comme un lourd héritage dont on ne peut se départir. *« Ayant subi enfant ce traumatisme, j'ai tout de même essayé rapidement de me défaire de ce patrimoine qui s'était inscrit dans ma chair. Lorsque nous avons quitté le Chili dans la précipitation et l'angoisse, j'aurais aimé prendre un morceau du pays avec moi ».* Maria ne conserve que des souvenirs assez flous de cette période, elle avoue connaître son histoire grâce à ce qu'on lui en a raconté. Elle a vécu le combat mené en France par une résistance en exil ; beaucoup d'enfants assistaient aux réunions politiques, très vite, on lui a inculqué la notion d'engagement. *« J'ai vécu les événements de plein fouet ; ma mère n'oubliera jamais, elle a toujours eu les yeux rivés là-bas et s'est perpétuellement demandé « et si ça n'avait pas existé ? »* Sa mère lui raconte l'époque sous Allende où la vie était remplie d'espoir, de construction, d'engagement et de solidarité. Avant le couperet, c'était